

Le dernier Ankou

Dire que je ne m’y attendais pas serait mentir. J’ai passé ma vie le nez plongé dans les livres, et croyez-moi quand j’affirme que le soir de mon trépas, ce n’est pas la Bible que j’avais sur les genoux mais un vieil exemplaire de *La légende de la mort* d’Anatole le Braz. On peut donc admettre que j’étais aussi préparé que possible au pied de nez du destin qui a vu le pathétique vieillard arthritique que j’étais devenu se relever dans la mort vêtu d’un grand manteau noir et une faux à la main.

Physiquement, j’étais taillé pour l’emploi, mais c’était pure coïncidence, car en Bretagne, le serviteur de la mort n’est pas recruté au faciès ni pour des compétences démontrées de son vivant mais sur un hasard du calendrier : il est simplement le dernier mort de l’année dans sa paroisse. Ce rôle de la paroisse m’amuse. Bon mécréant de mon vivant, n’ayant fréquenté les églises que pour rendre un dernier hommage à des parents plus dévots que moi, j’aurais été bien incapable de nommer ma paroisse, encore moins d’en dessiner le contour – et pourtant aujourd’hui je la sens qui pulse en moi, comme un courant parcourant mes veines de macchabée, un sang nouveau grâce auquel je campe ma nouvelle personnalité avec professionnalisme, grandeur et fermeté : l’Ankou.

Soyons clair, je ne suis pas la mort. La mort n’a pas d’incarnation. Je ne suis pas le Diable, je ne sais même pas s’il existe, celui-là, ni Dieu, ni aucun dieu, je ne sais que le strict nécessaire pour accomplir ma fonction.

Je sais manier ma faux, et pas pour faire les foins. Je sais faucher une vie dans les règles de l’art. Je l’ai su au moment où je me suis relevé, laissant ma dépouille mortelle recroquevillée sur le vieux canapé. Mais là s’arrêtent mes compétences. Aiguiser, battre ma faux, je ne sais pas le faire ; les outils de l’Ankou se passent d’entretien. Cela, j’ai eu du mal à l’admettre, car j’ai hérité de mon père le goût des outils bien soignés, mais ce n’est pas simplement que ma faux ne nécessite aucun entretien : c’est qu’il n’y a rien que je puisse faire pour l’entretenir. Je traverse le monde des vivants comme une ombre, un fantôme, ma main passe à travers les murs, les gens, les outils. Il n’y a ni marteau ni pierre à aiguiser dans le kit de travail de l’Ankou, et même si j’arrivais à dénicher les fournitures nécessaires au fond d’un vieux hangar agricole, ce seraient des outils de vivants, inutilisables pour moi qui ne peux même pas les saisir. Je dois me contenter ce qu’on m’a donné.

La faux.

Le manteau.

La charrette. Est-il vraiment besoin de la décrire ? Toute en bois, sauf le cerclage en fer des roues – rouillé naturellement. Brinquebalante, grinçante, impossible à huiler ; et néanmoins indestructible.

Et surtout, tirée par un vieux cheval efflanqué.

S'agit-il du dernier cheval mort dans l'année, ou a-t-il été le compagnon de l'Ankou de toute éternité ? Un jour, je lui ai posé la question. J'en avais tellement, des questions, mais le cheval refusait généralement de me répondre, c'est tout juste s'il semblait remarquer ma présence. Depuis le premier jour, nous marchions côte à côte, à travers ronces, sur les anciens chemins de la paroisse, les chemins creux effacés par le remembrement et la modernisation agricole, que nous seuls étions capables de voir. Nous attendions de sentir la mort, de sentir un mort. Nous attendions, et nous marchions. La charrette restait vide. Nous ne sentions rien.

— Suis-je un Ankou défaillant ? ai-je demandé au cheval après trois mois de ces errances. J'ai ma faux, je sais comment et pourquoi l'utiliser – je le sais d'instinct – mais où sont les vies à faucher ? Ne suis-je pas moissonneur d'âme ? Où sont les âmes à moissonner ?

Le cheval ne parlait toujours pas et je fis de mon mieux pour prendre mon mal en patience. De toute évidence, on n'attendait pas de moi que je pose des questions, seulement que je réponde à l'appel, et ce n'était pas mon rôle de décider quand cet appel devait survenir. Le cheval et moi continuâmes nos déambulations, jour et nuit, au rythme lent de notre charrette grinçante. Je n'avais qu'à attendre la fin du mois de décembre et l'arrivée de mon successeur pour être libéré de cet ennui. Et je me demandais : quand un Ankou quitte la fonction, peut-on dire qu'il meurt ? D'ailleurs, qui vient à la mort de l'Ankou ? L'Ankou des Ankous ?

C'est alors qu'un doute horrible m'étreignit. Celui qui vient libérer l'Ankou, c'est son successeur, le dernier mort de l'année. Le dernier d'une série qui n'avait même pas commencé. Si je ne ramassais aucun mort avant la fin décembre, il n'y aurait personne pour me remplacer.

Je recommençai à parler au cheval.

— Tu étais là l'an dernier, n'est-ce pas ? Tu es comme la faux et la charrette, compagnon fidèle pour l'éternité. Alors dis-moi, fidèle compagnon, dis-moi juste ça : mon prédécesseur, est-ce qu'il trouvait beaucoup d'âmes à moissonner ? Tu dois bien le savoir ! La charrette était-elle lourde, débordante d'âmes, ou bien légère comme aujourd'hui ? Réponds, tu me dois bien ça ! Je ne te tue pas au travail ! Je ne remplis pas la charrette que tu tires ! Un peu de reconnaissance ne t'étranglerait pas !

Le cheval tourna son gros œil vers moi et renâcla bruyamment, mais je soutins son regard.

— Justement, renifla-t-il enfin. La situation actuelle me convient. Je ne tiens pas à ce qu'elle change.

Ce furent les seuls mots qu'il prononça jamais en ma présence.

Désormais fixé sur l'égoïsme de mon compagnon, je compris que je ne pouvais compter que sur moi-même. Mais comment résoudre seul un problème qui me dépassait si manifestement ? Tout en

marchant, je me remémorai toutes les histoires que j'avais lues sur l'Ankou, mais ne pus en trouver aucune évoquant une situation comparable à la mienne. Dans les contes, l'Ankou ne manque jamais de travail. Chaque jour, des gens meurent, et chaque fois, l'Ankou est présent.

Et si le problème ne venait pas de moi, mais de mes paroissiens ?

Si j'avais été Ankou d'une paroisse perdue dans le désert rural, j'aurais pu soupçonner une pénurie d'habitants. Si j'avais exercé ma fonction macabre dans une paroisse de bord de mer, submergée par les résidences secondaires, j'aurais pu envisager qu'il ne reste plus suffisamment de paroissiens authentiques pour me donner du travail. Si je n'avais pas été familier de la littérature légendaire, je me serais peut-être figuré que, ma paroisse ne comptant ni hôpital ni maison de retraite, les anciens et les malades allaient simplement mourir ailleurs ; mais le corpus est très clair à ce sujet : l'Ankou ramasse les morts de sa paroisse, même quand ils ont le mauvais goût de mourir à l'étranger – plus d'un petit malin a tenté d'échapper à la mort en fuyant la Bretagne, en vain. Il me fallait donc envisager le pire.

Que les gens ne mouraient plus.

J'étais bien sûr familier des débats qui déchiraient la société depuis bien des années. À en croire certains, les progrès de la science et de la médecine nous mettaient à la portée d'une extension radicale de la durée de vie humaine ; la mort était démodée. Mais cela ne m'avait pas empêché de mourir, et j'étais bien certain de ne pas être le dernier à y passer. Même s'il y avait un soupçon de réalisme dans ce rêve d'éternité, les hommes ne pouvaient pas cesser de mourir du jour au lendemain. Tous ne souhaiteraient pas échapper à la mort. Je ne l'avais pas souhaité, moi.

Mais ceci m'obligeait à une conclusion encore plus alarmante.

Si ma paroisse était toujours habitée, si ses habitants n'avaient pas cessé de mourir et si je n'étais pas un Ankou défaillant, je ne voyais plus qu'une explication possible : que les habitants de ma paroisse n'étaient plus des humains.

Les faits étaient simples : l'Ankou moissonne les âmes humaines. Pas celles des chevaux, pas celles des souris, ni celles des châtaigniers ; l'Ankou ne vient que pour les êtres humains. Et s'il me paraissait inconcevable que les êtres humains aient cessé de mourir, en revanche je voyais très bien comment ils pouvaient avoir cessé d'être humains : par le progrès technologique. L'homme moderne était un homme augmenté, et l'homme augmenté n'était peut-être plus un homme.

Il y avait plusieurs années déjà que mes voisins s'étaient faits implanter. Pour ces grands amateurs de technologie, la connexion continue comme sixième sens était une promesse aussi excitante que désirable ; leurs enfants y étaient passés l'un après l'autre, l'âge légal à peine atteint : douze ans, un implant ! Des pionniers dans notre petit coin du monde, mais l'implant s'était graduellement répandu, chez les plus gros consommateurs de technologie numérique d'abord, puis

dans toutes les strates de la société. Ne restait que moi, vieillard grincheux, qui me marrais doucement en les entendant se disputer, les pro et les anti, « l'humanité à un tournant radical de son histoire », tout ça pour une petite puce idiote qui n'aiderait jamais personne à écrire un joli poème. Ma femme de ménage avait sauté le pas quelques mois seulement avant mon décès, et honnêtement je n'avais pas vu de différence. Elle n'avait pas cessé de me faire la conversation. Elle faisait toujours le ménage de la même façon. Pourtant, je le comprenais maintenant, comme une horrible évidence : elle n'était plus humaine.

Les savants débattent de l'essence de l'humanité depuis des millénaires, mais à moi il n'avait fallu qu'une faux et un cheval acariâtre pour en trouver la limite – pour trouver où l'humain s'arrête. Oubliés le langage complexe, la capacité d'abstraction, l'art, la culture, la projection dans l'avenir, la conscience de soi et de la mort : broutilles tout cela ! De l'humain à l'inhumain, il n'y avait qu'un petit implant de différence, rien de visible à l'œil nu ; juste leur foutue connexion continue.

L'euphorie de ma découverte ne dura, naturellement, que jusqu'à tant que je comprenne que j'étais fichu. Si j'avais été le dernier humain de la paroisse, j'en étais nécessairement le dernier Ankou. Le dernier Ankou, pour l'éternité. L'éternité à marcher dans les ronces avec une faux, un crétin de cheval et une charrette grinçante. Un an, déjà, il y avait de quoi devenir fou. Mais l'éternité ? Tout ça parce que j'avais cru pouvoir me passer de leur implant ? Parce que je m'étais moqué de leurs rêves de vie éternelle ? Quelle divinité malade avait pu décider de me punir de cette façon ?

Je compris que je ne devais pas rester seul. Rester seul, c'était plonger dans la folie. Le cheval ne m'était d'aucune aide, il me fallait rejoindre mes semblables : les autres Ankous. Car il y en avait d'autres, nécessairement : exactement un par paroisse.

J'eus toutes les peines du monde à m'extraire de mon domaine. Comme le talus qui matérialisait la limite de la paroisse avait été rasé depuis longtemps, la frontière était absolument invisible, mais je la sentis, comme un mur épais, angoissant, infranchissable. Le cheval me regardait, amusé ou méprisant, et la colère que j'en ressentis me donna le courage de traverser. Plantant là le canasson, je plongeai dans le mur invisible et me retrouvai de l'autre côté, à genoux, hors d'haleine mais léger, libéré du poids de la peur et de la tradition. C'est alors que je la vis.

Grande, jeune, belle et encapuchonnée de noir, une faux à la main, l'autre main délicatement posée sur le flanc osseux d'un cheval encore plus vieux et maigre que le mien. Ma voisine, ma collègue, mon alter-ego : l'Ankou de la paroisse d'à côté.

— Des mois que je t'observe ! dit-elle. Je t'aurais bien fait signe, mais nous avons notre dignité, n'est-ce pas ?

Elle aurait pu être vieille et laide, je jure que cela n'aurait rien changé. Je tombai immédiatement, irrémédiablement, éperdument amoureux. Et elle n'avait même pas encore souri.

Elle me fit les honneurs de sa paroisse. Ensemble, nous parcourûmes les chemins creux, les ronciers, les sous-bois ; sous nos pieds les premières feuilles de l'automne ne crissaient pas, mais nous entendions les oiseaux et nous sentions l'odeur de l'humus. Morts ou vivants, nous ne croisions personne, et jamais personne ne nous déranga.

— Une chance que mon cheval soit un connard, dis-je un jour que nous marchions main dans la main sous les châtaigniers jaunis par l'automne, nos faux négligemment abandonnées tout au fond de sa charrette. S'il avait été moitié aussi agréable que le tien, je n'aurais jamais franchi la frontière.

— C'est aussi ce que disait ton prédécesseur.

— Tu as connu mon prédécesseur ?

— Tes deux prédécesseurs. C'est ma troisième année ici.

Je lui pris la main, empli de pitié.

— Ça a dû être dur pour toi, murmurai-je. Les voir partir quand tu devais rester.

Elle me regarda avec tristesse.

— Le mois dernier, un enfant est mort dans l'appartement au-dessus de la boulangerie. Cinq ou six ans à peine. Pas encore d'implant. J'ai pleuré en le voyant. De bonheur.

Je la regardai sans comprendre.

— Si tu avais traversé plus tôt, ajouta-t-elle, je n'aurais pas répondu à l'appel. J'aurais résisté, je te le jure, si j'avais su !

— Tu n'aurais pas pu, dis-je, la gorge serrée parce que je comprenais enfin. Tu ne peux pas refuser de prendre une âme. Mais sûrement, un gamin ne deviendra pas Ankou ! Qui a jamais entendu parler d'un Ankou enfant ?

— Qui a jamais entendu parler d'une femme Ankou ? répondit-elle doucement. Promets-moi que tu prendras soin de lui, pauvre petit.

Elle disparut à l'aube d'une froide journée d'hiver. Nous avions passé la nuit assis l'un contre l'autre sous le chêne centenaire qui surplombe la colline, le plus beau panorama à des kilomètres alentour, et en voyant le ciel pâlir je me pris à espérer que rien ne s'était passé, qu'elle resterait avec moi au moins encore une année, mais soudain, à mes côtés, il n'y eut plus qu'un petit enfant enveloppé dans un manteau trop grand pour lui.

Une rage immense me submergea, contre elle qui m'avait abandonné, contre l'enfant qui l'avait remplacée, contre les hommes qui nous avaient condamnés, contre moi-même qui avais consacré tant d'heures de ma vie à des légendes qui cachaient trop bien, derrière leurs atours merveilleux, cette réalité sordide, cruelle et obscène : qu'un petit enfant puisse être condamné à servir la mort,

pour un an, pour dix ans, pour toujours peut-être, juste parce qu'il avait eu la malchance de mourir trop tôt. Était-ce donc cela désormais, mon horizon, mon espoir ? Qu'un bébé meure pour me remplacer ?

L'enfant se serrait contre moi, inquiet. Je me levai, tentai un sourire qu'il me retourna. Je le soulevai pour le déposer dans la charrette et donnai au cheval le signal du départ. Nous n'attendrions pas sagement ici la fin du monde. Ce petit méritait mieux. Je méritais mieux. Nous irions droit devant nous, de paroisse en paroisse, rencontrer nos semblables, les reconforter, les rassembler, les fédérer, pour trouver ensemble une issue à ce purgatoire éternel qui nous avait transformés en souvenirs de la race humaine. Car si les hommes n'étaient plus des hommes, nous les Ankous n'étions plus des hommes non plus, et pour un esprit positif, cela ne constituait-il pas un point commun entre nos races, un premier pont, un espoir de se rejoindre un jour ? Si les humains pouvaient cesser d'être humains, ne pouvions-nous pas cesser d'être Ankous ? Que nous manquait-il, au fond, pour rentrer dans le rang de la nouvelle humanité, que des capacités de communication étendues au monde vivant : nous faire voir, nous faire entendre, nous faire sentir ; toucher et interagir ; pouvoir à nouveau raconter une histoire, à nouveau pouvoir tourner les pages d'un livre ? Cette connexion continue qui avait fait basculer l'humanité n'était-elle pas précisément ce qui nous permettrait de la rejoindre ? Mais c'était à nous, les Ankous, qu'il revenait de contacter la nouvelle humanité et de trouver un langage commun. Un langage ! Le plus vieux marqueur de l'humanité, le plus vieux défi de l'être humain !

Nous qui ne sommes plus humains, mais qui sommes éternels, nous avons tout notre temps pour le relever.